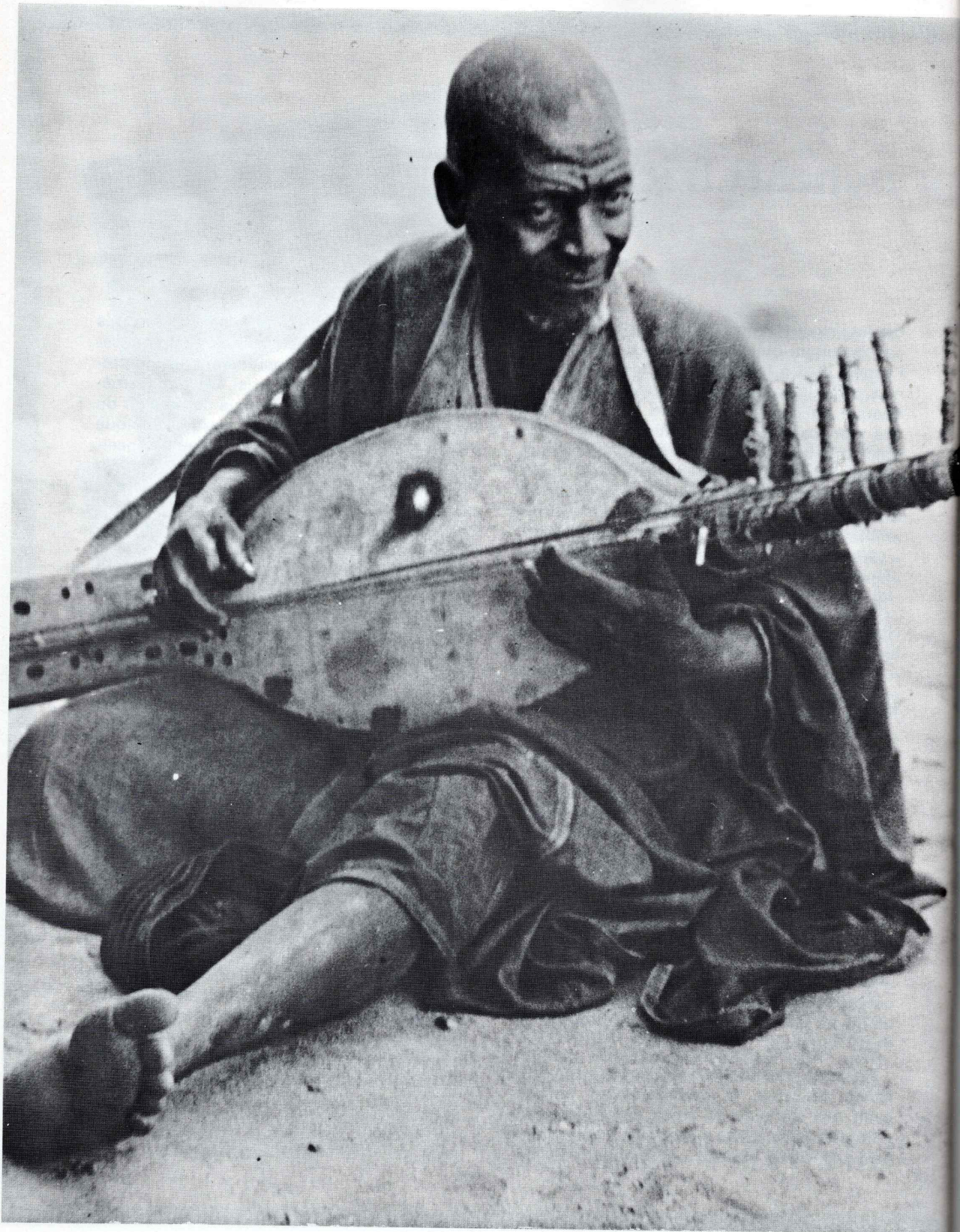




vers une insertion des contes dans les programmes de français au Nigeria

On a dit que « c'est aux missionnaires que revient presque tout le mérite d'avoir jeté les bases de l'éducation occidentale au Nigeria (1) ». En 1842, les premières missions s'établissent à Badagry et Abéokuta et, à peu près en même temps, s'ouvrent les premières écoles : celles de la C.M.S. — Church Missionary Society — à Badagry en 1845, à Onitsha en 1857.

Mais bien avant l'avènement de ce nouveau système scolaire, l'éducation traditionnelle transmettait aux enfants nigériens un savoir multiple, à son programme, musique, danse, jeux de lune, travail aux champs, proverbes et énigmes, mais aussi les contes. Parmi ces derniers, certains ont distingué « ceux qui n'ont d'autre but que de provoquer l'intérêt » et où « le conteur n'imagine que pour le plaisir d'imaginer (2) » de ceux trahissant des intentions didactiques ; en fait, le plus souvent, enseignement et délassément y vont de pair, comme dans le conte des « deux petits amis » qui nous peint l'amitié unissant deux enfants, l'un venant d'une famille riche tandis que les parents de l'autre végètent dans la pauvreté. Les allées et venues d'Oko et de son ami, le mécontentement grandissant des riches parents, aboutissent à l'assassinat du petit pauvre à l'insu de l'autre enfant qui rejoint la nuit suivante dans l'au-delà son camarade venu lui dire adieu et lui révéler la vérité. Le conteur termine par un avertissement : « Celui qui fait le mal, quand il aura fini, il en subira les conséquences (3). » Cette étude a pour objet de passer en revue quelques-unes des fonctions pédagogiques du conte et d'évaluer sa place dans l'enseignement du français au Nigeria aujourd'hui.

« Le conte, par l'action qu'il relate, attire l'attention de l'auditeur qui se concentre sur les éléments mis en jeu. Cette concentration permet à l'imagination de l'auditeur de se développer (4). »

Bien avant l'école moderne et ses listes de mots, ses textes à apprendre par cœur et ses dates à retenir, le conte avait pour rôle l'exercice de la mémoire. Les refrains, d'abord chantés par le conteur, étaient ensuite, au cours du récit, repris par les enfants à son signal ; ils variaient d'un mot — nom d'un personnage par exemple, Udelighoma ou Omalinze, chanté une fois ou répété — à un segment de phrase : « Petite rivière qui coule doucement » ou « si c'est bon, j'en bénéficierai (5) ». Certains contes tels que « l'Oiseau de Nwoye » présentent des couplets chantés s'allongeant à chaque fois et exigeant du conteur concentration et mémoire : il s'agit de deux amis portant le même prénom ; le plus âgé donne à l'autre un oiseau ; ce dernier part et rencontre successivement sa grand-mère, un homme préparant de l'huile de palme, un autre qui fait la cuisine, un forgeron, un bûcheron, un inconnu gaulant des fruits, une vendeuse de sel et une brebis avec ses agneaux. A chacun il fait un cadeau puis le redemande : en échange de l'oiseau

qu'il lui avait donné, sa grand-mère lui donne un igname qu'il donne ensuite à celui qui prépare l'huile, etc. ; et le dernier couplet chanté récapitule à rebours, en une longue liste, toute l'histoire du petit Nwoye (6).

Enfin, dans les contes entièrement chantés — comme « Mgbeleke (7) » —, l'auditoire est constamment requis et l'attention ne doit pas se relâcher, sous peine de voir se ralentir le rythme rapide du récit.

Parce que les personnages sont le plus souvent sommairement décrits, voire seulement campés d'un mot — le forgeron, la mère, l'ogre — parce que les paysages sont davantage évoqués que peints, parce que seuls les noms des objets les présentent,

(1) Voir O. Nduka, *Western Education and the Nigerian cultural background*, Oxford University Press, Ibadan, 1965, p. 21.

(2) F.V. Equibecq, *Contes populaires d'Afrique Occidentale*. Éditions G.P. Maisonneuve & Larose, Paris 1972, p. 33.

(3) Contes recueillis sur cassette à Nnewi (un village de l'État actuel d'Anambra, au sud-est du Nigeria) fin décembre 1973, comme d'ailleurs tous ceux mentionnés par la suite. Une version de ce conte a été recueillie par C. Ugochukwu et publiée dans Omalinze, a book of igbo folktales, Oxford University Press, Ibadan 1977, n° 12, p. 44.

(4) F. Alvarez-Pereyre, *Contes et traditions orales en Roumanie*. Selaf, Paris 1976, p. 36.

(5) En igbo : « nwa mmiri na-eru walala » et « o mata mma na m ga-eri ».

(6) Voir Omalinze n° 3, p. 9.

(7) Conte enregistré sur cassette à Nsukka en 1979.

celui qui écoute en est conduit à imaginer.

« Chronologiquement, c'est par des mots que l'auditeur prend contact avec le monde que le conte est censé décrire. Le conte est d'abord un texte et ce texte est le fruit d'un certain nombre de choix faits dans les mots utilisés et dans leur agencement dans la phrase (8). »

A l'écoute du conteur, l'enfant se familiarise avec constructions grammaticales et registres de langue ; et sa conversation courante s'alimente aux sources orales. Les mots du quotidien y sont présentés dans leur contexte — vocabulaire de la cuisine, du travail, des loisirs et du monde spirituel — et munis de leur signification. Le conte d'« Oberaedo » par exemple, a un vocabulaire assez limité : nous y trouvons les lieux principaux où se déroule la vie villageoise — extérieur, marché, concession ; l'héroïne est une fillette restée seule à la maison et qui a reçu de sa mère divers conseils culinaires, et le récit contient donc des mots comme : le bois, le feu, l'igname, l'escargot ; sont encore mentionnés, du fait de leur importance dans l'histoire, le mauvais esprit (sorte de diable), le sorcier et les gris-gris (9). Le conte de la « chèvre de Dieu » présente un vocabulaire beaucoup plus riche et complexe : il s'agit d'un enfant qui a reçu de Dieu un chevreau à élever ; l'animal étant mort accidentellement, il en ramène le cadavre à Dieu, sort victorieux des épreuves qui lui sont imposées et se voit généreusement récompensé. Son demi-frère, sur les conseils de sa mère jalouse, part à son tour, reçoit lui aussi un chevreau, mais se montre égoïste, gourmand et soupçonneux, ce qui précipite sur lui et sa mère, un terrible châtement. Le récit se déroule presque tout entier dans la forêt ; diverses activités enfantines sont mentionnées : ramasser du bois mort, élever un animal, bouillir la viande ; peu d'objets familiers, si ce n'est une natte, un pot d'argile ; des ignames, des fruits de palmier et des noix de palme ; et, présentées en opposition à la fin du conte, les richesses — cuivre, argent, or, vêtements, maisons — et les maladies — lèpre, variole, varicelle et autres maladies de la peau (10).

A travers leur vocabulaire, les contes « sont également un contenu précis qui véhicule des notions, des jugements, des opinions qui sont lentement assimilés par les auditeurs que sont tous les habitants du village, et cela, dès leur plus tendre enfance (11). »

Expression d'une vision du monde, ils transmettent normes et valeurs, principes moraux, tabous et stéréotypes, enseignement sur le normal et l'anormal, le beau et le laid, assurant ainsi ordre et stabilité à la société traditionnelle. L'essentiel du message est destiné aux jeunes : le conte « est orienté vers l'avenir et sert de guide à l'enfant dans des termes que peuvent saisir son conscient ou son inconscient (12). » Celui-ci apprend qu'il faut commencer par obéir aux parents (contes d'« Obiadi », « Udelighoma » et « Obaraedo ») et les aider aux champs ou à la cuisine, mais qu'il est nécessaire de former son propre jugement pour être à même de reconnaître les mauvais conseils et se libérer de leur emprise (« les deux amis ») ; le conte d'« Enendu Igboanugo » rappelle à l'adolescent qu'il lui faut devenir plus fort que son père pour entrer à son tour dans l'âge adulte, et « la danse au marché des oranges » que seule la persévérance aura raison des épreuves. D'autres comportements sont encore enseignés, comme le respect envers les anciens, les vieillards et les étrangers ; gourmandise, colère et envie, orgueil et jalousie sont condamnés. L'enfant apprend la valeur sûre de l'amitié, qui n'a rien à voir avec la richesse et s'embarrasse souvent peu des conseils extérieurs, et la force d'une personnalité épanouie.

« Le conte (...) simplifie toutes les situations. Ses personnages sont nettement dessinés ; et les détails, à moins qu'ils ne soient très importants, sont laissés de côté. Tous les personnages correspondent à un type (13). »

(8) F. Alvarez-Pereyre, op. cit. p. 65.

(9) Voir aussi dans *Omalinze* n° 5, p. 19.

(10) On retrouve des fragments de ce conte, mêlés à une partie du conte d'« Obiadi », dans *The Flute* de C. Achebe, Fourth Dimension Publishers, Enugu 1977.

(11) F. Alvarez-Pereyre, op. cit. p. 61.

(12) B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Coll. « réponses », Éditions R. Laffont, Paris 1976, p. 22.

(13) B. Bettelheim, op. cit. p. 19.

(14) B. Bettelheim, op. cit. p. 39.

C'est sous cette forme qu'ils vont s'inscrire dans l'esprit de l'enfant. Et cette éducation se fait comme en jouant, le conte, « présenté sous une forme simple, familière », évitant « au tout jeune enfant de se sentir obligé d'agir d'une façon particulière (14) ».

Histoire du quotidien, transmettant un savoir-faire, un savoir-vivre témoignant de ce que d'autres avant l'enfant ont vécu et expérimenté, solution offerte à ses questions, le conte parle des âges de la vie, plus particulièrement de l'adolescence. N'en prenons pour exemple que le conte d'« Enendu Igboanugo », déjà mentionné, où le fils d'un roi — qui a donné son nom au conte et qu'on surnommait « le fils qui est plus renommé que son père » — exprime le désir de lui succéder de son vivant. Son père lui impose alors deux épreuves préalables : ramener la barbe du léopard femelle de la forêt, et le gong des Ogres. Grâce à l'aide d'un sorcier, le prince, non sans difficultés, réussit et revient victorieux. Son père, en présence de tout le village, lui abandonne alors le trône.

Le conteur emploie divers moyens pour faire passer son message : formules, intonations, gestes, mimiques, accentuation... et transmet ainsi à son auditoire, en même temps que d'autres connaissances, tout un ensemble de techniques de la parole. Enfin, l'enfant est partie prenante du conte : il répète le refrain, pose des questions, ou fait des commentaires, conte même dans certains cas, et la veillée devient ainsi pour lui une expérience de socialisation.

Dans un article publié récemment, N. Egbuna déplorait le fait qu'« aujourd'hui, la plupart d'entre nous ignorent tout de notre culture parce que les contes ont perdu leur importance avec l'avènement de la civilisation occidentale (15) ». C'est un fait qu'au Nigeria comme un peu partout dans le monde, les traditions orales se perdent. Dans l'ensemble, avec l'avènement de l'ère industrielle, la scolarisation massive et l'abandon des villages, un vide s'est peu à peu creusé, qu'auteurs, éditeurs, parents et éducateurs cherchent maintenant à combler ; et on aurait tort de minimiser les efforts déployés pour s'assurer que les

jeunes générations continueront de bénéficier du « trésor des contes ». Ainsi, dans le cadre de la redécouverte et de l'approfondissement des langues et cultures régionales, les contes ont été introduits à l'école primaire pendant l'heure réservée aux travaux manuels, dans le secondaire au cours des heures d'igbo (16) dans l'État d'Anambra, au programme du Wasc (17) et jusque sur les ondes grâce à la radio et à la télévision — bien que le plus souvent sous une forme nouvelle et plus ou moins coupée de ses racines. Une littérature de la jeunesse se développe, nourrie de traditions : les deux derniers ouvrages de Chinua Achebe, écrits en anglais, racontent ainsi, l'un « comment la cupidité et l'orgueil d'une femme furent à l'origine de la maladie et de la mort » et l'autre « comment les animaux s'éparpillèrent à la surface de la terre (18) ». Une revue comme **New Culture**, au Nigeria toujours, tente de ressusciter les contes populaires, en particulier ceux mettant en scène des animaux, dans ses pages réservées aux enfants ; pour y parvenir, elle fait appel aux contributions de ses lecteurs et à la coopération des adultes — parents et enseignants — dont on attend qu'ils utilisent ensuite ces contes à la maison et à l'école (19).

Depuis un peu plus de dix ans, explorant une autre voie et suivant le développement de l'enseignement du français, langue étrangère en Afrique anglophone, les éditeurs ont encouragé la publication de recueils de contes redits en français fondamental ou simplifié et destinés aux différentes classes du secondaire (voir appendice). Généralement accompagnés de notes portant — pour l'essentiel — sur le vocabulaire, voire d'exercices et toujours d'illustrations, ils se conforment aux programmes du Wasc qui donnent

une place grandissante (50 % actuellement) à l'expression orale, et au courant en faveur de l'étude des civilisations francophones. **La belle histoire de Leuk-le-Lièvre**, de L.S. Senghor, adaptée par J.M. Winch, est ainsi suivie de trente-cinq pages de syntaxe et lexicale (20). Ces ouvrages suivent également les recommandations de la Naft (21) au Waec — organisme responsable des examens du Wasc et Gce pour l'Afrique anglophone de l'Ouest — concernant la présentation des études culturelles aux niveaux ordinaire et avancé : entraînement à la lecture personnelle extensive « pour le plaisir et l'information » aussi bien qu'à la narration orale, exposition à des récits de style varié, appel aux intérêts culturels des élèves — et, au niveau avancé, introduction aux modes de vie, coutumes et traditions des pays environnants (22).

Dans ce domaine, chaque année voit sortir de nouveaux ouvrages : après les **Contes du Nigeria** et **Olikperebu et autres contes** de Francoise Balogun en 1974 et 1978 (23), d'autres **Contes nigériens** ont été traduits par des enseignants du secondaire et édités par E. Nadaud (24).

Signalons — en raison de l'intérêt que cette expérience a suscité au Nigeria — que dans l'un des pays voisins, le Cameroun, bilingue français-anglais, un gros effort a été fait récemment par enseignants et chercheurs pour promouvoir la redécouverte, l'étude et l'utilisation des contes ; comme le disent les auteurs de *Contes et fables du Cameroun* dans leur avant-propos, « bien des recueils ont paru jusqu'à ce jour ; ils n'ont eu pour souci majeur que de présenter les récits dans leur état brut (25) ». Eux se proposent, par un travail méthodique, de traduire, de commenter,

d'initier, « afin de mettre fin à l'ama-teurisme anarchique qui règne dans ce domaine (26) ». Toujours au Cameroun, le Conseil de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique et technique, réuni à Yaoundé du 18 au 24 décembre 1974, recommandait l'insertion de la littérature orale dans les programmes scolaires.

« Parce que cette littérature constitue un véritable capital pédagogique : répertoire de préceptes, illustration vivante de modèles de vie, réservoir de valeurs de référence, en un mot expression de la sagesse de la communauté africaine qui est à la fois sens social, sens de la vie, éthique et esthétique (27). »

Des contes ont depuis été publiés, destinés aux élèves du premier cycle du secondaire avec pour objectifs de développer leur curiosité, leur réflexion et leur sens esthétique, leur imagination et leur créativité, en même temps que de les retremper dans leur culture propre. Au Nord-Cameroun, le Club des Amis de l'Unesco du lycée de Garoua, composé d'élèves, a recueilli et illustré trente-et-un contes, publiés ensuite en 1978 par les éditions Cle (28). Il est certain que ces recueils seront d'une grande utilité, non seulement à leur premiers destinataires, mais également à de nombreuses classes au Nigeria, tant au niveau secondaire que supérieur ; et il est à souhaiter que l'effort de diffusion de ces ouvrages, déjà entrepris, soit soutenu et encouragé.

En attendant, les écoliers nigériens découvrent déjà, à la suite de la leçon cinq du second livre de **France-Afrique** (29), le conte d'« Aja dudu le petit chien » ; on y explique pourquoi les chiens habitent maintenant chez les hommes. Dans les écoles de Nsukka, dans l'État d'A-

(15) Revue **New Culture**, a review of contemporary African Arts, novembre 1978, p. 44, children's section.

(16) Une des trois principales langues du Nigeria.

(17) West African School Certificate, équivalent du Bepc français. Voir *Regulations and Syllabuses for the School Certificate and General Certificate of Education (O'Level)* 1982, pp. 321-322.

(18) Annonces publiées pour la maison d'édition « Fourth Dimension » d'Enugu par le **Daily Times** nigérien du 17 décembre 1977 à la page 35 avec la mention : « folklore traditionnel transformé en chef-d'œuvre » ; ces deux ouvrages, *the flute et the drum* (la flûte et le tam-tam) sont aujourd'hui publiés.

(19) **New Culture**, novembre 1978, p. 44.

(20) L.S. Senghor, **La belle histoire de Leuk-le-Lièvre**, Harap, Londres 1965.

(21) Nigeria Association of French Teachers, Association des Enseignants de Français au Nigeria.

(22) Voir l'article de C.M.B. Brann, dans **Le Français au Nigeria**, organe de l'association précitée, vol. 4 n° 1, septembre 1979, pp. 37-39.

(23) *Ethiopia Publishers*, Benin (Nigeria). Voir B.

(24) Hatier, Paris 1979. Voir appendice.

(25) J.M. Awouma et J.I. Noah, **Contes et fables du Cameroun**, Coll. « culture et tradition », Édit. Cle, Yaoundé 1978, p. 5.

(26) J. Awouma et J. Noah, op. cit. p. 5.

(27) H. Balla Mbarga et M.F. Minyono-Nkodo, dans la préface aux **Contes du Cameroun** de Ch. Binam Bikoi et E. Soundjock, Ceper, Yaoundé 1978.

(28) **Contes du Cameroun III**, Édit. Cle 1978.

(29) **France-Afrique**, de J. de Grandsaigne, méthode de français en 5 volumes + cahiers d'exercices et livre du maître, Macmillan, Londres 1972 (rééditions en 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980 et 1981). C'est actuellement la méthode utilisée dans la majorité des écoles secondaires du pays.

On retrouve ce conte, avec pour héros l'écureuil au lieu du chien, dans R. Egudu, **The calabash of wisdom and other igbo stories**, Nok Publishers, New York 1973, p. 41 : « Pourquoi la tortue a une carapace guillochée. »

nambra, ce sont les pages préférées des classes de français ; en 1975, des élèves ont même inventé une musique pour les paroles du refrain qui s'y trouve, et elle se transmet, depuis, de classe en classe.

Françoise Balogun, souhaitant elle aussi que l'héritage oral devienne partie intégrante de la classe de français, rappelait, dans les pages du **Français au Nigeria**, que plusieurs conditions doivent être réunies en vue d'un enseignement efficace :

- « respecter et utiliser l'imagination des enfants ;
- susciter la joie d'apprendre ;
- maintenir la spontanéité de l'enfant ;
- utiliser ses liens avec son environnement ;
- arriver à des résultats pédagogiquement valides »,

et ajoutait que « la bande dessinée qui illustre le folklore paraît répondre à tous ces besoins (30) » ; elle proposait ensuite, en exemple, un conte yoruba, « le faucon et la tortue », et souhaitait qu'une telle utilisation du conte puisse être expérimentée — elle l'a d'ailleurs été depuis dans d'autres pays comme la Tunisie où, dans le cadre d'un projet de réforme du matériel didactique de français, des élèves de première année du secondaire ont lu des contes, les ont transformés en bandes dessinées puis s'en sont inspirés pour élaborer à leur tour un conte (31).

A l'extérieur de la classe proprement dite, et sortis des rayons des bibliothèques, les contes animent aussi les clubs de français et servent de prétexte à tournois et compétitions. Encouragées par les efforts de leurs enseignants pour produire de courtes pièces et nouvelles en français, inspirées du folklore régional (32), les équipes de français du secondaire se sont en effet mises à l'ouvrage et depuis maintenant



quatre ans, la Naft, en accord avec les ministères des différents États et avec le concours des services culturels de l'Ambassade de France à Lagos, organise, au mois de mars de chaque année, une compétition interscolaire pour les élèves de français des écoles secondaires. Comme le soulignait lors des finales fédérales interscolaires à Enugu le 29 mars 1980 le président de la Naft pour l'État d'Anambra, C. Ugochukwu, un des objectifs de ces compétitions est de « présenter l'héritage culturel local en français au monde francophone (33) ». Le chapitre III du règlement précise, à l'article 3, que :

« le spectacle ne pourra être hétéroclite comme par le passé mais devra être organisé en fonction d'un thème élaboré au préalable, qui sera inspiré d'un aspect de la culture africaine. Les formes d'expression pour illustrer ce thème, pourront être aussi diverses que possible (danse, saynète, poème, chant...) et utilisées alternativement (34). »

Les compétitions annuelles se sont révélées fort utiles : on a vu, par exemple, aux éliminatoires de l'État d'Anambra le 10 mars 1979, un groupe du cercle français de Queen's School (Enugu) mettre en scène avec succès une saynète inspirée des contes d'« Obaraedo » et d'« Omalinze » — ce qui a valu à cette école la première place pour la zone d'Enugu et la seconde pour l'État ; aux finales fédérales de mars 1980, la saynète présentée par l'école d'Uwan (Enugu), « la flûte », née elle aussi d'un conte du folklore

régional, permettait à l'État d'Anambra de terminer vainqueur (ex-aequo avec l'État de Lagos). Les écoles répondent ainsi aux vœux de M. Eldridge qui appelait, en 1973 et dans **Le Français au Nigeria**, les écoles à mettre en scène des adaptations de contes avec des personnages humains (35).

Il va sans dire que la longue préparation nécessaire à la présentation de ces saynètes est pour beaucoup dans l'amélioration du niveau de français des écoles participant aux compétitions : la création du texte demande aux professeurs un effort de révision du vocabulaire et parfois une remise à jour de leurs connaissances ; la lecture et l'étude attentive du récit permettent aux élèves d'acquérir de nouveaux mots et gravent les phrases dans leur mémoire ; le besoin naît progressivement de ne pratiquer que le français pendant les séances et les répétitions, costumées et rythmées par des instruments de musique locaux, attisent la curiosité et l'intérêt des élèves de français restés au début un peu en dehors ; la répétition fréquente et collective des dialogues permet à chacun d'assimiler, comme en jouant, divers mécanismes de la langue. « Placés en situation, les enfants semblent accéder plus facilement à un univers linguistique différent (36). » L'État d'Anambra, vainqueur aux finales

(30) F. Balogun, « La bande dessinée et l'enseignement du français en Afrique anglophone », dans **Le Français au Nigeria** vol. 8, n° 2, septembre 1973, pp. 18-21.

(31) Voir J. Fievez, « Lire dans le texte », dans **Le Français dans le monde** n° 141, novembre-décembre 1978, p. 73.

(32) Par exemple, « le Buveur corrigé » de C. Amudiegwu (Enugu-Ezike), « le Gris-Gris d'amour » de J. Egbuniwe, « l'École buissonnière » et « La vengeance est à moi » de C. Ugochukwu (Nsukka) — tous enseignants de français dans l'État d'Anambra qui a servi de base à cette étude.

(33) Discours de bienvenue de C. Ugochukwu, 29 mars 1980, Enugu.

(34) Voir le règlement général de la compétition interscolaire, 1979.

(35) M. Eldridge, « Suggestions pour une journée française », dans **Le Français au Nigeria**, vol. 8 n° 1, avril 1973, p. 35.

fédérales de 1979 et 1980, est aussi, depuis plusieurs années, celui des dix-neuf États du pays qui présente le plus de candidats à l'épreuve de français du Wasc : 353 en 1977, 443 en 1978 — suivi, comme aux résultats du concours interscolaire, par l'État de Lagos avec 328 en 1977 et 436 en 1978 (37).

La pièce qui valut à l'État d'Anambra la première place aux finales fédérales de 1979 a ensuite fait l'objet d'un long article dans la revue du ministère de l'Éducation de cet État (38), et a également été présentée deux fois de suite à la télévision, de même que, dans l'État du Plateau, la saynète inspirée d'une légende nigériane et qui avait obtenu la première place aux finales de ce dernier État la même année.

On le sait, une quinzaine de stations de télévision sur les dix-neuf (une par État) existant au Nigéria programment, au moins une fois par semaine, et généralement à une heure de grande écoute, des émissions en langue française, et ce depuis plusieurs années, dans le cadre d'une série d'émissions en français produites par les différents ministères de l'Éducation et stations de télévision. A Jos, dans l'État du Plateau, on présentait en 1980 « treize contes d'ici et d'ailleurs » — dont deux contes africains, « la belle qui ne parlait pas » et « les trois frères ». Les contes sont ainsi entrés dans les programmes de français et constituent, à la télévision comme ailleurs,

« une sensibilisation et un encouragement à apprendre ou à se perfectionner; ils habituent le téléspecta-

(36) Voir J. Ferrari, « les Enfants et le théâtre », dans *Le Français dans le monde* n° 155, août-septembre 1980, p. 41. On pourra lire aussi, dans le même numéro, à la p. 73, le témoignage d'une enseignante qui a monté, dans son lycée d'Abidjan (Côte-d'Ivoire) un spectacle inspiré d'un conte peul, avec une trentaine d'élèves de 1^{re} et de terminale.

(37) Voir « Adresse du président de la Naft pour la zone de Nsukka, au conseiller culturel français » pendant sa visite au département des langues de l'université de Nsukka (Anambra), le 24 mai 1978.

(38) *The Educator*, vol. 1 n° 4, août-septembre 1980, pp. 20-24. La présentatrice de l'équipe de français gagna une bourse d'un mois, offerte par l'ambassade de France au Nigeria, pour participer au stage « Connaissance de la France ».

(39) R. Le Ruyet, « Langue française et télévision nigériane », dans *Le Français dans le monde* n° 157, novembre-décembre 1980, p. 44.

(40) O.B. Yai, « Contact linguistique et créativité littéraire en Afrique », dans *Le Français au Nigéria* vol. 7 n° 3, décembre 1972, p. 8.

(41) B. Bettelheim, op. cit. p. 15.

teur moyen à l'idée que la « francophonie » (de préférence africaine) fait partie de son environnement familial (39). »

Après les trois premières années du secondaire, les programmes actuels obligent les écoliers nigériens à choisir entre le français et l'une des langues du pays, créant ainsi dans leur esprit l'impression regrettable d'une compétition entre l'une et les autres. Le principe VII de la Déclaration des Droits de l'Enfant nous rappelait en 1980 que celui-ci « doit avoir toutes les possibilités de se livrer à des jeux et à des activités récréatives qui doivent être orientées vers les fins visées par l'éducation ».

Il est à espérer que les contes, cessant définitivement d'être « une matière réservée à l'érudition de quelques-uns (40) » et débordant le cadre des cours de langues et littératures africaines, s'intégreront définitivement aux programmes de français, pour le plus grand bonheur de leurs utilisateurs et aussi parce qu'« ils ont infiniment plus de choses à nous apprendre sur les problèmes intérieurs de l'être humain et sur leurs solutions, dans toutes les sociétés, que n'importe quel autre type d'histoires à la portée de l'entendement de l'enfant (41) ».

Françoise UGOCHUKWU,
University of Nigeria,
Nsukka Nigeria.

Bibliographie

Courte liste de contes africains
publiés à l'usage des écoles secondaires et cours supérieurs,
en ordre alphabétique

1. J. K. AVOGNON, *Contes pour enfants africains*, Harrap, Londres 1966.
2. J.K. AVOGNON, *Oba, Lasisi et Shango le tonnerre*, Harrap, Londres 1965.
3. AYISSI, *Contes et berceuses bété*, Paris, CLE 1968.
4. F. BALOGUN, *Contes du Nigeria*, Ethiope Publishers, Benin, 1974.
5. F. BALOGUN, *Olikperebu et autres contes*, Ethiope Publishers, Benin (Nigeria), 1978.
6. M. & W.F. BARRETT, *Les anciens m'ont raconté cette histoire*, Harrap.
7. BARTHE, BESSEY & COOMBER, *Douze contes africains*, Macmillan.
8. BASKERVILLE, *Images d'Afrique*, U.L.P.
9. Ch. BINAM BIKOI et E. SOUNDJOCK, *les Contes du Cameroun*, Centre d'édition et de production pour l'enseignement et la recherche (CEPER), Yaoundé 1978.
10. BOUBOU HAMA, *Contes et légendes du Niger* (2 vol.), Paris, Présence africaine, 1975.
11. CALAME-GRIAULE, *le Lièvre et le tambour*, Paris, Présence africaine, 1958.
12. CAZZIOL, *Lectures africaines*, Harrap, Londres 1968.
13. A. DAVENES & J. GOUIN, *Contes de la brousse et de la forêt*, Istra.
14. DEMAISON, *Légendes de la savane*, Paris 1974.
15. B. DIOP, *les Contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence africaine, 1961.
16. B. DIOP, *les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence africaine, 1958.
17. DONDO & HILLS, *Contes dramatiques*, Heath.
18. EL HADJ SADIA TRAORE, *A l'écoute des anciens du village*, Édit. populaire du Mali.
19. G. de GOUSTINE, *Contes du Zougoulougoubamba*, Didier, Paris 1977.
20. Y. & M. IGOT, *Contes et fables du centre de l'Afrique*, Didier, Paris 1970, Coll. « lire et savoir ».
21. G. KOUADIO TIAKOH, *la Légende de N'zi le grand, guerrier d'Afrique* (Côte-d'Ivoire), Paris, Didier 1967, Coll. « lire et savoir ».
22. *Contes nigériens*, adaptés par A. NADAUD, Hatier, Paris 1979.
23. B. NKOUMBA, *Contes du Cameroun II*, Édit. CLE, Coll. « Culture et tradition », Yaoundé 1978.
24. A.M. OPPONG-AFFI, *Contes de chez nous*, Heinemann publishers.
25. PRATT, *Contes d'Afrique*, Cambridge, C.U.P. 1963.
26. RAPONDA-WALKER, *Contes gabonais*, Paris, Présence africaine, 1967.
27. L.S. SENGHOR, *la Belle Histoire de Leuk-le-Lièvre*, Harrap, Londres 1965.
28. J.P. TAUVEL, *Contes et histoires du Maghreb*, Paris, Hachette 1975, Coll. « textes superfaciles ».
29. P. VAUSSALS, *Contes africains*, Paris, le Livre africain, 1972.
30. F. VERNON-JACKSON, *Voici mon conte*, Londres, U.L.P. 1966.
31. J.M. WINCH, *la Corde du griot*, Londres, Harrap 1964.